L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 12 MARS 1882. entre les rues Bienvillet Conti.

FEUILLETON

No 10. Commence le 8 janvier.

LA

Fille d'Auberge

—PAR—

ALFRED SIRVEN.

Deuxième Partie.

V

RÉVÉLATIONS

(Suite.)

—Comment ? comment ? questionna M. Muller qui venait seulement d'apercevoir Hans que le barbier lui désignait.

—C'est lui, Hans.

—Ah ! ah !.... Et pourquoi est-il arrêté ?

—Il n'en sait rien.

Le gendarme présenta militairement au juge un papier plié en quatre :

—Ordre du parquet, fit-il.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? exclama M. Muller à la lecture de la pièce officielle. Hans, appréhendé comme assassin de M. le comte ?

Le contrebandier-braconnier fit un soubresaut de surprise en regardant tour à tour les personnes présentes, mais sans articuler une parole.

—Il y a erreur, continua M. Muller : le meurtrier s'est dénoncé lui-même et s'est remis entre nos mains.

—M. le comte est mort ? interroga Hans.

—Pas encore, répondit M. Muller, mais....

—Si j'avais été appelé à temps ! intervint Gottorp, qui ne manquait jamais l'occasion de se faire valoir.

—Quand M. le procureur arrivera, reprit le juge en s'adressant à Hans, il vous rendra apparemment votre liberté, mon garçon, je ne puis rien.

Allant reprendre sa place derrière le comptoir où le greffier le suivit, M. Muller ajouta :

—En attendant, je vais procéder tout de même à votre interrogatoire, Hans; ce sera toujours ça de fait.

Johan Robin, Gottorp et le gendarme s'étaient groupés autour du poêle.

—Vos nom et prénoms, Hans ? demanda le juge.

—Johann Hans.

—Votre âge ?

—Trente-cinq ans.

—Votre domicile ?

—Partout et nulle part.

—Ne plaisantez pas, mon garçon.

—Je ne plaisante pas, monsieur le juge, je suis très sérieux au contraire, et je répète : Partout, et nulle part. Tantôt à la belle étoile, tantôt dans une grotte ou dans une carrière, tantôt dans un arbre creux, comme celui du *Chat-Anas*, près duquel MM. les gendarmes m'ont arrêté.

—C'est-à-dire que vous êtes vagabond.

—Si vous voulez, monsieur le juge, acquiesça l'interrogé.

—Pourquoi ne pas habiter dans une maison comme tout le monde ? Vous avez donc de graves raisons pour vous cacher ?

—Oh ! ma foi, non.... A part l'habitude de tuer un lièvre ou un lapin de temps en temps dans des bois qui ne m'appartiennent pas.... Il faut bien vivre !....

—Ce qui veut dire que vous cumulez le braconnage et la contrebande. Mais cela ne nous regarde pas.... en ce moment du moins, puisque ce n'est pas pour ces méfaits que vous avez été arrêté. Seulement, pendant que nous y sommes, si vous vouliez nous donner quelques détails sur votre état civil ?.... à moins que vous vous y refusier, auquel cas, Hans, je ne saurais vous contraindre.

Ce disant, il s'était levé et s'était approché du poêle où l'on s'empressa de lui faire place.

—Si cela peut vous intéresser, monsieur le juge, répondit simplement Hans, bien volontiers.

Le greffier était venu rejoindre son chef.

—Dites, Gottorp, reprit M. Muller en s'adressant au barbier, si vous retourniez au château pour savoir des nouvelles de l'état de M. le comte ?

—Tout de suite, mon juge.

Et le barbier sortit en courant.

M. Muller, tout en se chauffant les doigts, continua :

—Vous savez, Hans, si je vous prie de me conter votre histoire, ce n'est pas pour faire acte de procédure, mon garçon, car je ne vois pas de charge contre vous; mais, vous nous procurer de si bon taboc, qu'on s'intéresse malgré soi à tout ce qui peut vous concerner.

Hans s'empressa d'offrir une nouvelle prise à ce bon M. Muller, en lui disant :

—Monsieur le juge est tant aimé dans le pays, que son désir est plus qu'un ordre pour moi.

—Nous ne sommes plus en séance, messieurs, observa M. Muller; installons-nous commodément autour du poêle, et causons. Toi, Hans, assied-toi là.

—Et puis, en fin de compte, voyez-vous, monsieur Muller, insinua le contrebandier, je ne suis pas fâché de l'occasion qui se présente de vous raconter certaines choses qu'on ne soupçonne guère, ma foi, mais qui, je vous en préviens, vont vous faire dresser les cheveux sur la tête.

—Oh ! oh ! fit le juge; il s'agit donc d'un crime.

—De plusieurs crimes, monsieur Muller, d'une série de crimes.

—Alors, pourquoi as-tu gardé si longtemps le silence ?

—Le moment de parler n'était point propice.

—Il est donc à cette heure ?

—Vous en jugerez.

—Conte, mon garçon, conte. Nous avons bien une heure à nous; et en une heure on peut en dégoiser.

—Voici l'histoire, commença Hans au milieu du plus profond silence :

Il y a dix-neuf ans et demi, l'étais garçon. J'écurie à la poste de *La Source*, à quatre lieues d'ici, de l'autre côté de l'Alpe.

Un jour, un vieux monsieur à moustaches grisonnantes, avec une jeune dame tout le noir et deux petits enfants de deux à cinq ans, dont l'une était sa fille et l'autre son jeune frère, à ce que j'ai cru comprendre, descendaient de la diligence et demandaient une voiture de poste pour se rendre au château de Rematall.

Sur trois postillons attachés à l'établissement, deux étaient en course; l'autre était malade.

Les voyageurs étaient pressés d'arriver; on me propose de les conduire.

Je n'avais que quinze ans alors; mais habitué aux chevaux comme je l'étais, l'on pouvait compter sur moi.

Je m'introduis dans les grosses bottes, et nous partons.

C'était en septembre 1816.

Nous cheminions dans les fonds sauvages du Schwartzwald.

Arrivés au pont de bois jeté sur le précipice au bas duquel coule la Kissen, une bande de bohémiens nous barre le passage.

Un grand diable de coquin, qui en paraissait le chef, me crie : — Arrête !.... ou tu es mort !....

Puis ils font descendre les voyageurs.

Le vieux à moustaches grises veut se rebiffer, le brigand le tue d'un coup de poignard et jette son corps dans le torrent.

La dame en noir, qui avait volé au secours de son compagnon, est aussi immédiatement frappée à mort.

Cette bête féroce allait en faire autant des deux pauvres petits innocents et de moi-même, lorsque tout à coup la scène change :

Un grand vieillard à barbe blanche était apparu.

Sur un signe qu'il fait et une parole qu'il prononce, tous les hommes se prédipitent sur l'assassin, le garrottent et le maintiennent à grand'peine, car le misérable était d'une force herculéenne.

Alors, le vieillard à barbe blanche consulte toute la bande sur le sort de l'assassin, qui est finalement condamné à mort à l'unanimité.

Séance tenante, il est exécuté par l'un de ses camarades.

Puis on jeta son cadavre dans le torrent.

Moi, j'étais plus mort que vif, vous le comprenez.

Alors, le grand vieillard me dit : "Toi, tu vas nous suivre. Nous te rendrons la liberté au moment de passer le Rhin-tière. Ne cherche pas à t'échapper, tu ne ferais pas vingt pas sans t'en repentir."

—Hans s'arrête un instant.

—Tout cela est horrible, s'écria M. Muller. Et il y a dix-neuf ans et demi; dis-tu ?

—C'était en 1816, répondit Hans, et nous sommes en 1836.

—Mais à cette époque-là, M. Muller, observa le Greffier...

—Oui, oui, interrompit le juge, je sais, je me souviens.... Il y a là un mystère épouvantable que je crains d'approfondir.

—En ce temps-là, M. Muller, insinua le garde forestier, le père de M. le comte, notre ancien maître, attendait sa jeune femme qu'il avait épousée en France et dont on n'eut plus jamais aucune nouvelle.

Un silence suivit cette observation.

Chacun cherchait à rappeler ses souvenirs.

Le juge de paix reprit la parole :

—Dis-moi, Hans, le corps de la jeune dame en noir qui fut massacrée par le bandit.... qu'en fit-on ? On ne la jeta pas dans le torrent, je suppose ?

—Oh non ! M. Muller. Les bohémiens portèrent le cadavre dans une espèce de caverne qui s'ouvre sur le précipice, non loin du pont de bois, et dont ils bouchèrent l'entrée avec des broussailles et des fagots d'épines, de crainte des loups et des corbeaux.

—Tu reconnaîtrais Pendroit ?

—Certes, M. Muller; je l'ai revu de loin depuis, et j'ai constaté qu'il n'y avait rien de dérangé, si ce n'est que des herbes et des broussailles de framboisiers sauvages ont recouvert et tout à fait dissimulé l'orifice de l'antre....

—Tu pourrais nous y conduire ?

—Tout de suite, si vous voulez.

Le juge réfléchit un instant.

—Non, reprit-il. Il convient d'attendre l'arrivée de M. le procureur. C'est lui qui doit avoir l'initiative d'une découverte de cette importance. C'est une affaire si ténébreuse....

—Si la lumière s'y fait un jour, opina le greffier, on peut prévoir que ce sera une épouvante !

—Mais dis-moi, Hans, poursuivit M. Muller, as-tu appris pourquoi ces bohémiens avaient arrêté la voiture que tu conduisais ?

—On a saisi dans les poches de l'assassin cent pièces d'or.. Il avait dit à ses camarades que les voyageurs portaient vingt mille florins. On n'a rien trouvé dans la voiture qu'une cassette contenant des papiers de famille écrits en français.

—Mais de qui le misérable tenait-il cet or et ces renseignements ? interroges encore M. Muller.

—Quelques instants avant le crime, répondit Hans, plusieurs bohémiens avaient rencontré ou plutôt aperçu de loin un homme qui, à leur approche, s'était dérobé et avait disparu au milieu des rochers et des buissons. Ils virent qu'il était bien mis et, à son allure, jugèrent qu'il n'avait guère plus d'une vingtaine d'années. On fut alors convaincu que le coup avait été fait à l'instigation d'un riche personnage ayant intérêt à ne plus être débarrassé des voyageurs.

Un silence prolongé succéda à ces explications.

Le juge reprit du tintorrigen, reprit le bon M. Muller avec accablement. D'horribles pensées, de monstrueuses suppositions se heurtent dans ma tête....

—*Quare cui prodest*, hasarda le greffier. Le silence régna à nouveau.

Ce fut Robin qui le rompit.

—Mais, questionna-t-il timidement, les enfants ?

—Ah ! oui, fit Hans, vous m'y faites penser.

—Après l'exécution de l'assassin, reprit le narrateur, on délibéra sur leur sort. Il fut décidé que le plus jeune, une petite fille qui avait dix-huit mois peut-être, serait abandonnée en quelque endroit où elle aurait chance d'être recueillie.

—Attendez donc ! interrompit Johan, le veilleur de nuit ! vous dites que c'était en 1816, au mois de septembre ?... C'est précisément à cette époque que j'ai trouvé sous le porche de l'église la fillette à qui M. le curé donna le nom d'Eloïd et dont la digne Mme Bornagold consentit à se charger....

—Oh ! oh ! Johan, fit M. Muller, quel horizon m'ouvrez-vous là !

—Mais, demanda Robin avec une certaine hésitation, l'autre enfant ?

En posant ces deux questions, le garde forestier avait une arrière-pensée qu'il tenait fort à élucider, car sa voix était mal assurée, et son esprit était partagé entre la crainte de s'être trompé dans ses prévisions et le désir d'en voir l'accomplissement.

—Le garçon, repartit Hans, comme il était beaucoup plus jeune que ses quatre ou cinq ans, on le garda.

Hans, passant à un autre ordre d'idées, continua sa narration :

—Quelques jours après nous arrivions en Suisse. Là, on me dit que je pouvais retourner dans mon village. Mais j'avais pris goût à la vie d'indépendance et d'aventure.

Cela me changeait de la servitude à laquelle j'étais condamné chez le maître de poste.

Je déclarai aux bohémiens que je restais avec eux.

Je reçus donc le titre de frère, après une cérémonie qu'ils appellent le Baptême et qui consiste dans un tatouage cabalistique que je porte sur la poitrine et sur les bras, comme tous les affiliés de la tribu.

Pendant quinze ans, j'errais de pays en pays par toute l'Europe. Un beau jour, j'eus assez des voyages; je quittai le clan et je vins me fixer ici. Voilà tout.

L'agitation du vieux forestier avait été visible pendant ce récit.

—Mais.... le garçon ? reprit-il, poursuivant son idée fixe.

—Quel garçon ?... ah ! le petit ? On n'en put rien faire. Il était toujours sombre, taciturne, entêté, ombrageux, et cela augmentait visiblement avec l'âge.

Quatre ou cinq après, on le confia à une autre troupe de bohémiens pour le rapatrier.

Je n'en ai plus eu nouvelles.

—Encore une question, Hans... Pardon, M. Muller, continua le garde forestier, tremblant d'émotion.

—Allez, allez, Robin, répondit M. Muller. vous ne parlez jamais pour parler, vous et j'entrevois que vous avez à être renseigné, un intérêt légitime.

—Autant de questions que vous voudrez, M. le forestier, repartit Hans; je vous dois bien cela en compensation du mauvais sang que plus d'une fois j'ai dû vous faire faire.

—Les enfants, demanda Robin, portent-ils donc aussi ces marques dont vous parliez tout à l'heure ?

—Sans doute, M. Robin.

—Alors, le petit.... reprit Robin avec perplexité.

—A été tatoué, oui,.... le même jour que moi. Mais quel intérêt ?.... Vous êtes tout troublé !....

—Voulez vous me montrer, Hans, ces marques que vous portez sur la poitrine et sur les bras ?

—Bien volontiers, M. Robin.

Hans retroussa une de ses manches et découvrit le tatouage.

Le vieux Robin poussa un cri déchirant d'émotion.

—Qu'avez-vous donc, Robin ? demanda M. Muller.

—Christiern !....

—Quoi, Christiern ?....

—Christiern, M. Muller.

—Vous désirez que je le fasse venir !

—Oui, M. Muller, hasarda le vieux garde, dont les yeux se remplissaient de grosses larmes.

Allez, Johan, commanda le juge. Le veilleur de nuit courut ouvrir la porte de la chambre où était enfermé le jeune homme.

Robin, qui l'avait suivi, saisit Christiern par le bras au moment où il entrait, et l'entraîna auprès de Hans.

Puis, lui retroussant fébrilement la manche, il mit à découvert un tatouage semblable à celui que le contrebandier venait de montrer.

—Voyez, M. Muller, voyez !.... les signes sont bien pareils.... et puis, les dates se rapportent.... l'époque où je l'ai rencontré pleurant, perdu dans la forêt..... abandonné..... c'était en 1822 !....

—Étrange ! étrange ! s'écria M. Muller.

—Alors, hasarda le greffier qui venait de faire un rapprochement mental, et qui avait d'autant plus réfléchi qu'il s'était peu mêlé à la conversation, alors Christiern serait donc l'oncle de Mlle Eloïd ?

De déductions en déductions, on arriva à d'étranges suppositions :

Si la dame en noir connaissait Eloïd pour que le vieux comte attendait, Eloïd qui, vraisemblablement, était sa fille, devenait, par ce fait, la sœur du seigneur de Rematall; Christiern, oncle de la jeune fille, se trouvait être en même temps l'oncle du comte.

Cette reconstitution familiale s'était faite en l'absence de l'accusé, qui avait pénétré en prison aussitôt après l'exclamation du greffier qui l'apparentait à Eloïd.

—C'est donc cela que je l'aimais tant ! se disait-il tout joyeux.

Cette scène fut interrompue par la rentrée de Gottorp revenant du château.

Instinctivement, en présence du barbier, tout commentaire cessa.

—Eh bien ! Gottorp ? interrogea M. Muller.

—Eh bien ! monsieur le juge, le médecin de la ville était là, répondit le barbier.

—Ah ! et qu'a-t-il dit, le médecin de la ville ?

—Il m'a fait les plus grands compliments sur la manière dont j'avais si habilement posé le premier appareil. Il a même ajouté qu'il n'aurait pas mieux fait, et, quand je l'ai quitté, il m'a appelé "confrère". Vous comprenez si je puis être fier !....

—Bon. Mais M. le comte ?

—S'il en réchappe, ce sera bien grâce à moi !

—Alors il compte le sauver ?

—Il compte ? non, on n'est jamais sûr de ces choses-là.

—Mais du moins il l'espère ?

—Oui, en la condition qu'il n'ait pas d'émotions vives.

Alors Hans, avec un air d'indifférence qui n'était certes pas dans son esprit, ajouta :

—Dans ce cas, on fera bien de ne pas lui raconter l'histoire du pont du torrent....

—Hans ! s'écria le juge en le regardant dans les yeux; que venez-vous de dire là ?.... Quoi ! vous supposeriez ?.... vous croyez que ?

—Ce que vous supposez, ce que vous croyez vous-même, M. le juge.

VI

LA SCIENCE DU BARBIER GOTTORP.

Six semaines se sont écoulées depuis les dernières scènes que nous venons de raconter.

Le printemps était dans toute sa splendeur.

Le soleil, qui avait été peu voilé depuis un mois, avait accompli des prodiges dans la végétation, grâce à l'action *actinique* de sa lumière pâle encore par la chaleur atmosphérique qu'il répandait.

Le comte de Rematall subissait le traitement du docteur de la ville, dans la chambre la plus gaie de son château, ayant vue sur les splendides jardins qui attenaient au parc.

Pour la première fois depuis le drame de l'auberge des *Quatre-Vents*, le médecin avait permis que le comte fût rasé, et, à cet effet, Gottorp le barbier avait été mandé.

Après s'être acquitté de son office, Gottorp s'en retournait, accompagné jusqu'à la grille par dame Babeth qui l'accablait de questions et poussait des soupirs à fendre l'âme la plus sceptique, tout en levant vers le ciel les yeux bleus inondés.

—Ah ! il n'y a pas à se faire illusion, ma bonne dame Babeth, répondait le barbier : pour changé, il l'est.... et pas à son avantage !....

—Mon pauvre maître ! soupira la dame avec une douleur beaucoup trop affectée pour être réelle, puisque le comte n'avait cessé d'aller de mieux en mieux.

—Que voulez-vous donc, Babeth ? contrefit le barbier pour se mettre à l'unisson des sentiments que semblait manifester son interlocutrice.

—Il paraît bien dix ans de plus, n'est-ce pas ?

—Distingnons, dame Babeth. Vous dites, il paraît; c'est, il paraissait, qu'il convient de dire, à cette heure que mon rasoir y a passé. Car, vous savez que c'est le talisman de jouvence, ce petit instrument-là. Eh bien ! à part que M. le comte a pas mal maigri et qu'il est beaucoup plus pâle qu'avant, je trouve qu'il n'a pas trop changé; on le reconnaît encore suffisamment....

—Mon pauvre maître ! reprit dame Babeth d'une voix larmoyante et en levant les bras vers le ciel comme pour le prendre à témoin de la sincérité de sa douleur et de ses regrets. Un si brave seigneur, M. Gottorp !.... Croyez-vous que sa convalescence sera longue ?

—Heu ! heu ! fit le barbier en s'arrêtant et en se campant d'un air d'importance. Déjà six semaines de traitement.... Il lui faudra bien encore autant pour sa convalescence.... A la condition toutefois qu'il ne commettra pas d'imprudence.

—Que c'est long, mon Dieu !

—Vous savez ? une rechute, et tout est à recommencer, comme si l'on n'avait rien fait. Sans compter que ça pourrait l'enlever en un clin d'œil.

—Ah ! s'écria dame Babeth, je veillerai sur lui, M. Gottorp ; je ne le quitterai pas d'un instant.... Un si bon maître !

—Et s'il faut vous dire tout mon sentiment, dame, moi, je ne lui aurais pas encore permis de sortir.

—Vous croyez qu'il y aurait du danger ?

—Mais le docteur a parlé.... un docteur de la ville !....

—Alors, à votre avis, M. Gottorp, le docteur a tort ?

—Je n'ai pas dit cela, répliqua vivement le barbier. C'est un homme capable, plus capable que moi, bien sûr ! Et la preuve, c'est qu'il exerce à la ville, tandis que moi je suis dans un village. Moi, je suis un peu médecin, un peu vétérinaire; je soigne les bêtes et les gens à l'occasion, comme, par exemple, dans le cas de M. le comte, mais avant, et partdessus tout, je suis barbier.

—Ou sait que vous êtes modeste, M. Gottorp.

—Ou tâche de se rendre utile, selon ses moyens, dame Babeth, voilà tout. Et on ne s'enrichit pas à ce métier, car les pauvres sont le plus clair de ma clientèle.

—Et ils ne s'en plaignent pas, M. Gottorp.

—On sait ce qu'on vaut. Et tenez, pas plus tard que l'autre jour, le docteur me le disait franchement : "Ah ! Gottorp ! M. le comte vous doit une fière chandelle ! Sans vous, sans le premier pansement que vous avez appliqué avec tant d'adresse, c'en était fait de lui ; je ne l'aurais pas sauvé !"

Ce Figaro, malin comme la plupart de ses confrères, ne manquait jamais l'occasion, et au besoin il la faisait naître, de se vanter outre mesure et, comme l'on dit, de préparer lui-même sa petite réclame.

Or, selon lui, dame Babeth, fort bavarde et constamment attachée à la personne du comte, devait être le meilleur trochement pour mettre en habileté en relief de manière à lui faire obtenir une gratification mognaïve en rapport avec le service rendu.

—Soyez sûr, monsieur Gottorp, que M. le comte vous en récompensera, répliqua dame Babeth; c'est un si excellent homme !.... et généreux !.... Ah ! ce n'est pas lui qui regarde à l'argent !....

Ayant ainsi répondu aux secrètes pensées du barbier, la fine mesche Babeth qui tenait aussi à ce que tout le monde témoignât de son dévouement pour son illustre maître, continua ses interrogations avec un accent si ému d'intérêt pour le noble blessé, qu'on ne pouvait faire autrement que de lui en savoir gré.

—Mais, voyez-vous, monsieur Gottorp, ce qui m'inquiète, c'est que ses forces ne reviennent pas. La tête est bonne, Dieu merci ! mais les membres sont d'une faiblesse !.... C'est à croire qu'il a tant perdu de sang qu'il ne lui en reste plus !....

—Certes, il en a perdu alors au moins trois ou quatre pintes; mais ce n'est pas ça, dame Babeth. A cette heure, tout son sang est refait, et il en a autant qu'auparavant. Seulement, c'est la qualité qui n'y est plus. La quantité, dame Babeth, c'est une affaire de quinze jours à trois semaines; mais la qualité !.... dans certains cas, on ne la retrouve jamais.

Après mille efforts infructueux, dame Babeth était parvenue, grâce probablement à l'action d'un courant d'air entre deux portes et à un orgasm d'éternuer dans son mouchoir, à faire perler une larme entre ses paupières.

—Mon pauvre maître !.... s'écria-t-elle en joignant ses mains avec componction.... J'ai eu longtemps bien peur qu'il restât perclus.... Heureusement, ça se remet petit à petit....

Quand nos deux personnages arrivèrent sur le perron de l'entrée du château, dame Babeth reprit :

—Voyons, M. Gottorp, entre nous, vous qui êtes un savant, pensez-vous que M. le comte en réchappe ?

Quand on faisait appel à son savoir en à sa science, le barbier grimpait aussitôt sur le trépied de la sybille.

—Hey ! fit-il, ça se peut.... Tout est possible. Mais ça pourrait bien aussi ne pas se pouvoir. On ne sait pas.... on n'est jamais sûr de ces choses-là.

Une réponse aussi ambiguë n'était certes pas de nature à le compromettre. Cependant, dame Babeth eut un haut-le-corps qui pouvait passer pour le résultat d'un effroi contenu.

—Ça tient à si peu de chose ! continua Gottorp. Le cerveau est un organe si délicat !.... Et quand, comme M. le comte, on a eu le crâne ouvert, c'est une chance si l'on s'en tire sans encrouche.

Joignant alors à la parole la démonstration sur la tête de dame Babeth qu'il toucha tour à tour à plusieurs endroits, il ajouta :

—La blessure de M. le comte se trouve dans ce sens. Supposez-la un peu plus à droite ou un peu plus à gauche.... ou bien, là, en avant, ou encore là, en arrière..... savez vous ce qu'il adviendrait ?..... Eh bien ! il pouvait tout bonnement devenir aveugle, ou sourd, comme aussi il pouvait se faire qu'il tombât en paralysie, partielle et même totale....

—Mais c'est affreux, cela, savez-vous ! s'écria la matrone, en regardant avec admiration l'homme qui faisait étalage d'un si grand savoir.

—Si je le sais.... exclama le barbier. Mais ce pouvait encore être plus affreux, dame Babeth !

—Ce n'est pas, Dieu, possible !

—Hélas ! si, car votre maître pouvait devenir tout à la fois, sourd, muet, aveugle et paralytique !.... On en a vu, dame Babeth, on en a vu !.... Heureusement, M. le comte n'a pas cela à redouter.

Dame Babeth parut saisie d'horreur.

—Mais je bavarde, je bavarde, ajouta le barbier en descendant tout à coup du piédestal sur lequel il s'était huché; et tous les matins du village qui m'attendent à ma boutique !.... Ah ! vous auriez du monde au château aujourd'hui, dame Babeth, pour la fête.

—Oui, monsieur Gottorp, ce sera une belle fête ! Nous célébrons du même coup le 1er mai, comme tous les ans, et aujourd'hui spécialement le retour de M. le comte à la santé.

Le barbier s'était éloigné pendant qu'elle parlait.

—Vous viendrez ? lui cria-t-elle.

—Pas de danger que j'y manque ! répondit-il en hâtant le pas.

VII

LA CONVALESCENCE.

Sitôt que Gottorp eut franchi la cour du château, la physionomie de dame Babeth s'éclaircit et s'épanouit subitement.

De triste, sombre et inquiète qu'elle était, la figure, redevenue riante et gaie, réfléchit sûrement quelque pensée intime pleine de charme pour elle, la perspective de la réflexion prochaine de quelque projet secret longuement caressé.

Dans le trajet du perron de la cour à la terrasse qui régnait le long de la façade du château, du côté des jardins, dame Babeth rejetant son masque de dissimulation et de contrainte, se faisait ces réflexions :

—Si, comme Gottorp paraît le craindre, comme cela ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre.... c'est prématuré.... c'est même quasi sûr.... et, si ça ne l'était pas, on pourrait toujours s'arranger pour que cela fût.... si le comte devenait percluse !..... voilà qui ferait joliment mon affaire !..... tout le temps de la maladie le docteur n'a cessé de répéter :

—Pas d'émotions surtout, ou je ne réponds de rien !"

Eh bien ! il n'y aurait qu'à lui ménager quelque bon petit prétexte de se mettre dans une grande colère..... ça ne serait pas malaisé à trouver..... et la chose est faite tout naturellement. Mais, en attendant, je suis aux petits soins pour lui; il faut que je sois rendue indispensable et qu'il ne puisse plus se passer de moi.... et me voilà pour tout de bon la gouvernante, la seule du château !.... Alors, pourvu que le bon Dieu m'accorde la grâce de laisser vivre seulement trois ou quatre ans ainsi, je me retire des affaires, la poche suffisamment garnie.

Satisfaite de sa théorie et de la pratique qui devait en découler, dame Babeth se rendit au jardin, où elle arriva lorsque le comte qu'on avait transporté, installé dans une brouette à bras en osier, traînée par son domestique Fritz, sorte de brute taillée en hercule.

Dame Babeth s'approcha, l'œil émerveillé, et du ton de la plus affectueuse sollicitude, elle dit :

—Pour sa première sortie, M. le comte a un temps vraiment superbe. On l'aurait commandé exprès qu'on n'aurait certes pas eu mieux, si plus à propos. Comment M. le comte se trouve-t-il ce matin ?

—Mal.... bien, dame Babeth.... très bien.

Fritz n'avait pas cru devoir arrêter la promenade; dame Babeth escortait donc la brouette et, de son air le plus affable, elle reprit :

—En vérité, je ne sais pas pourquoi j'interroge M. le comte sur sa santé ?.... oui brillant, teint clair, lèvre vermeille, voix sonore .... voilà qui répond à tout. C'est le rétablissement à brève échéance, et je suis bien heureuse. Le vieil air du pays nous prises....j'ai tant prié pour M. le comte !

—Merci, dame Babeth.... merci.... pour l'intention, répondit le comte avec assez de froideur.

—C'est égal, continua la gouvernante, avec une apparence de gaîté parfaite : nous jouée. Il faillit que monsieur le comte eût, comme l'on dit, l'âme chevillée au corps, pour en réchapper en si peu de temps !..... Moi, j'y serais restée.... quelqu'un affirme que les femmes ont la tête dure !....

La bonne humeur de dame Babeth avait gagné le comte, qui daigna sourire, mais reprit aussitôt son air triste et mélancolique.

—Moi, j'ai trouvé ce temps affreusement long, soupira-t-il.

—Mais, Dieu merci ! les distractions ne vont pas manquer à monsieur le comte. Je ne sais si monsieur le comte est comme moi ? ajouta la mégère avec plus de familiarité que n'en comportait sa situation réelle au château, mais il me semble que jamais le ciel n'a été plus bleu, l'air plus tiède, la verdure plus réjouissante, les fleurs plus embaumées....

—Oui, oui, fit le comte, visiblement ennuyé de ce verbiage.

—On dirait que la nature s'est mise en fête, et à l'unisson de nos cœurs, pour célébrer l'heureux retour de monsieur le comte à la santé !

Le domestique Fritz haussa les épaules d'un mouvement tellement significatif qu'il n'échappa pas au comte, qui répondit à cette effusion de bons sentiments :

—Je vous sais gré des sentiments que vous exprimez, dame Babeth.... quel que soit le mobile qui les dicte.

—Monsieur le comte est si bon pour ses serviteurs, qu'il n'y a pas de mérite à lui être dévoué ! répartit la rusée dame, en balsamant les yeux avec modestie.

Arrivé à quelque distance du château, le comte aperçut au loin, à l'extrémité d'une pelouse, des instrumens en papier de couleur suspendues aux branches des arbres.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

—C'est pour le bal....

—Le bal ?.... quel bal ?

—Sans doute. C'est aujourd'hui fête....

—Fête ? quel fête ?

—La fête du château.

—Le 1er mai alors ? fit le comte surpris.

Dame Babeth répondit par un double mouvement de tête affirmatif.

—Ah ! oui, reprit le comte d'un air rêveur, cette année, c'est une date heureuse !....

—M. le maître-dans est mal, répliqua dame Babeth avec volubilité, nous avions commandé de la dentelle sur l'hippopotamus de M. Mitt ; mais, en bons antiquaires, il est faits les préparatifs, il avait défendu qu'on en parlât à M. le comte, pour lui ménager toute fatigue d'esprit.

—Alors, tout est prêt ?

—Nous avons agi de notre mieux. Le gibier que le forestier Robin a envoyé depuis huit jours à cet effet a été conservé en pâtée, et jusqu'à ce matin le four n'a pas cessé de cuire. L'orchestre est dressé, les illuminations sont en place et le feu d'artifice est arrivé hier de la ville.

—Très bien, très bien.

—Ah ! s'ils ne se réjouissent pas, les vieux de mes amis, je ne sais pas ce qu'il faudra leur donner !....

—Il faudra leur donner du vin, dame Babeth, au lieu de bière, comme d'ordinaire.

—Tout plaît tout ce monde-là ! ça pétille dans le sang.

—Oui ! car aujourd'hui seulement ils chasse de Rematall m'apparaîtront tout à fait.... Aujourd'hui seulement j'y suis chez moi !....

Le comte avait dit ces dernières phrases d'un air tant rêveur, tant rêveur, qu'il y a lieu de croire que je n'ai parcouru mon jardin.

—M. le comte fera bien de ne pas quitter les allées couvertes, conseilla dame Babeth; le soleil de mai est traître.

—Soit ! allez me chercher un parasol.

—Tout de suite, M. le comte.

Fritz continua à traîner son maître, et dame Babeth reprit en toute hâte le chemin du château.

A continuer.

Preston and Merrill's Infallible Yeast Powder—Il est sans doute un plaisir et un devoir d'appeler l'attention des ménagères sur l'ancienne de la poudre levante connue sous le nom de *Preston and Merrill's Infallible Yeast Powder*. Cette poudre est d'une pureté parfaite, et nous croyons pouvoir la recommander en toute sécurité aux familles. Il y a, dans ce genre, quelques préparations qui se vendent à bon marché, mais elles renferment invariablement des substances nuisibles à la santé. La plupart coûtent de l'alun, et les uns et les autres ont pour toute l'économie et spécialement pour l'estomac un véritable poison. C'est une triste économie que celle qui s'exerce aux dépens de la santé. Les pendres pour faire lever la pâte doivent être pures et ne se composer que de bicarbonate inoffensif. Il vaut mieux y mettre un peu plus d'argent, et être sûr qu'on n'expose ni sa santé, ni celle de sa famille.

Librairie française.—M. H. Billard, spécialiste de l'Ebre à Cie., 59, Chartres, soin Bienville, reçoit par chaque arrivage des dernières ouvrages de choix dans tous les genres—littérature scientifique, arts, histoire, théâtre, etc. Il possède un assortiment complet de romans anciens et modernes, signés des noms les plus illustres et les plus populaires, quantité de nouvelles intéressantes, des livres d'enfants et des livres amusants, tout ce qu'il faut enfin pour satisfaire des esprits graves et sérieux ou distraire des lecteurs qui ne veulent que tuer le temps. M. Billard a aussi un stock de papiers peints qui en richesse et en variété, ne le cède à aucun autre à la Nlle-Orléans. Nous croyons devoir signaler également un papeterie fine, articles pour bureaux, ses livres d'école français et américains, ainsi que son cabinet de lecture qui compte plusieurs centaines de volumes.

Vêtements de printemps.—Nous recommandons à l'attention du public l'annonce que M. Léon Godchaux publie aujourd'hui dans l'ABEILLE. Elle est relative à un magnifique assortiment d'habits de printemps pour hommes, jeunes garçons et enfants. Il serait bien difficile de trouver rien de plus élégant et de plus varié pour la ferme, sans compter la qualité tout à fait supérieure des étoffes. M. Godchaux a aussi un grand stock de linge fait et du style le plus élégant. Nous invitons les personnes qui ont besoin d'habits ou de linge à visiter le magasin de M. Godchaux, rue du Canal Nos 81 et 83, où elles en seront émerveillées.

Maison L. Uter.—Nous croyons devoir recommander d'une manière toute spéciale une importante maison pour sa spécialité des glaces d'ameublement, de cheminées, miroirs, cadres, gravures, chromos, en un mot de tout ce qui sert à orner les salons les plus somptueux comme les plus modestes, il ne se fait temps chez M. Uter (47 rue Royale) un choix admirable de articles où la fantaisie la plus capricieuse trouve son compte aussi bien que le goût. Les ouvrages qui lui sont commandés sont toujours exécutés avec la plus grande promptitude et un soin scrupuleux. Cette maison jouit d'une réputation bien méritée chez des artistes et à la modicité des prix, expliquée surabondamment la vogue méritée dont jouit depuis longtemps la maison Uter.

LISTE DE NAVIRES

Se présentant pour a Nouvelle-Orléans

NEW-YORK.

Steamship New Orleans, Bailey.....partit 4 mars
Steamship Algiers, Hawthorn.....partit 4 mars

FRIENDSHIP, ME.

Barque Moscoulis, Thacher, ...en chargement 26 fév

BARROW.

Barque Rosmendf, Fosres.....partie 13 janv

PHILADELPHIE.

Navire Rosmenar, Lewis.....départ 6 mars

LIVERPOOL

Steamship Mobile, Harrison.....partit 4 mars
Steamship Arthur, Jackson, ...en chargement 10

Steamship St Louis, McAuley.....partit 16 fév
Steamship Historian, Jeffry.....sorti 21 jan
Navire Alice M Minot, Whitmore, ...sorti 21 fév
Navire Mary Stuart, Wright, ...parti 6 fév
Navire Cashier, Foster, ...sorti 10 jan
Barque Shakesan, Jones, ...en chargement 27 déc
Barque Ocean, Anderson.....partie 19 jan
Barque Luigi V. Valpa, ...partie 5 nov
Barque Mary Durkee, Newcomb, ...partie 21 fév

LONDRES

Navire Pegasus, Rivverson en chargement 22 fév
Navire Alnais Bingay, Walker, ...expédié 26 jan
Navire City of Liverpool, Wallbord, ...expédié janv

CARDIFF.

Steamship Marlborough, Barker,....parti 20 fév

NEWPORT.

Barque J C Roberson, Davis,.....parti 26 fév
Barque Bi Julius, Prim,.....parti 9 jan

STETTIN.

Barque Ida, Malbock,.....partie 5 janv

LEITH.

Navire Excelsior, Justin,.....parti 12 janv

GIBRALTAR.

Barque Tyrone Co Vino, Mellins,..partie 10 janv

HAVRE.

Navire Elias A Keney, Brooks,.....parti 10 jan
Navire Ben Lomond, Sutherland,.....parti 24 jan
Navire Concord City, Kelly,.....parti 5 fév
Navire Charles, Nickerson,.....parti 1 fév
Barque Georges, Jean,.....partie 1er fév

BORDEAUX.

Navire Bolete, Flavora,.....parti 5 fév

MARSEILLE.

Barque Engelbrecht, Rehmann,...partie 27 janv
Barque Ferrari, Rosso,....en chargement 15 déc

LIVOURNE.

Barque Rangnolda, Englesing,....partie 28 janv

MYERS

Barque Com. Dupont, Creel A,....partie 31 janv

GENES.

Barque Dominice Pastorino, Farnia, partie 19 jan
Barque Hesperus, Gorgolle,.....partie 28 j n

BREME.

Navire Catalonia, Kahlman, en chargement 20 déc

Navire Friedrich, Bruggerman,.....parti 12 fév

LISBONNE.

Barque Luigi, Ragnizza, Cadero,..partie 12 fév

Steamship Ville de La Ionna, Gizzoni, sorti 11 fév
Steamship Jeannard,.....parti 26 fév
Brick Pride vée Ab